

Zeitschrift: Domaine public
Band: - (1971)
Heft: 145

Artikel: Le trône, l'autel et le pauvre
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1028157>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Gingins, qui voyait cette tentative d'un très bon œil. Pour les études et leur présentation aux autorités locales nous avons bénéficié de la collaboration de plusieurs personnalités. M. P. Gonvers, préfet, M. Henri Marguerat, directeur adjoint de la BCV, MM. Agassiz et Junod du service des améliorations foncières et M. J. Chevallaz, directeur de la Chambre vaudoise de l'agriculture.

Elections communales

Malgré ces soutiens, le projet n'a pas survécu à la mise à l'enquête du plan d'extension. Une fraction du village a utilisé la lutte contre ce projet comme cheval de bataille pour les élections communales de l'automne 1961. Fortement aidé en cela par les interventions au cours des séances d'information des représentants de deux sociétés immobilières de Lausanne, qui étaient les plus grands propriétaires fonciers de la commune, il en est résulté un changement de la municipalité. La nouvelle n'a pas jugé bon de poursuivre ces efforts. Mais maintenant Gingins dispose d'un plan d'extension courant, et les petites maisons des Nyonnais commencent à s'éparpiller.

L'avenir

Si nous avons longuement insisté sur les particularités locales plutôt que sur le mécanisme du système, c'est dans l'espoir de démontrer combien il est souple et peut s'adapter à n'importe quelle commune pas trop importante, dont on ne peut pas considérer la totalité du territoire communal comme terrain à bâtir. Dans le district de Nyon que nous connaissons bien, nous pensons qu'il serait encore valable pour toutes les communes du pied du Jura. Ce qui changerait d'une commune à l'autre et d'une région à l'autre, c'est évidemment les étendues des secteurs de développement et leur nature. Cela pourrait être un quartier industriel, un groupe de villas, une cité tapis, etc.

30 août 1963.

Marx Lévy et Bernard Vouga, architectes

Le trône, l'autel et le pauvre

La conférence interconfessionnelle Suisse-tiers monde, tenue en novembre dernier à Berne, reflète l'évolution des Eglises suisses, et principalement leur prise de conscience politique. En effet, l'affrontement qui s'y est produit entre les gens sérieux de l'économie et de l'administration et les contestataires universitaires et jeunes a débouché sur des conclusions sérieuses et contestataires, pas trop affadées par les compromis.

La Conférence, qui n'avait aucun pouvoir décisionnel, a recommandé aux Eglises de soutenir un certain nombre d'actions. Certaines d'entre elles ne soulèvent guère d'oppositions, et figurent dans les discours de toutes les personnalités bien-pensantes sur le tiers monde : « Déclaration de Berne », Institut suisse du développement, aide internationale, en particulier par le canal d'organisations multilatérales, accords de matières premières, préférences tarifaires. Mais d'autres sont plus controversées au sein des Eglises pour leur dimension politique : aide du Conseil œcuménique aux mouvements de libération antiracistes d'Afrique, service militaire différencié, défense des droits des étrangers en Suisse. De même, la Conférence a mis en question le statut des réfugiés politiques en Suisse, les rapports de notre pays avec le totalitarisme portugais en Afrique, la coopération contraire au développement (exportations d'armes, barrage de Cabora Bassa), la politique commerciale et d'investissements privés, et même ce joyau helvétique qu'est le secret bancaire. Politique que tout cela. Et la Conférence reconnaît expressément aux Eglises « une tâche politique ».

Bien sûr, elle n'est pas représentative de toutes les tendances existantes au sein des Eglises protestantes et catholiques. (Voyez par exemple dans « La

Nation » la colère des protestants vaudois conservateurs après la décision du Conseil œcuménique d'allouer 200 000 dollars aux mouvements de libération antiracistes.) La majorité des membres des Eglises réagit de façon négative ou sceptique et il ne faut pas s'attendre à ce que les autorités ecclésiastiques prennent rapidement position, encore moins qu'elles agissent conformément aux recommandations de la Conférence.

Mais l'évolution politique des Eglises s'est révélée à cette occasion; l'« apolitisme » traditionnel et volontiers patriotard est ébranlé par la discussion ouverte et critique.

C'est un des signes, et cela pourrait devenir un des agents, de la transformation actuelle de la société politique suisse.

Les mémoires d'espoir de Gaston Cherpillod

— *Gaston, tu nous annonçais dans « Le Chêne brûlé » la mort du vieil homme : « c'est une oraison funèbre que je prononce, celle de mon enfance et de ma jeunesse, toutes deux mortes et dont les cadavres m'empestent. » Mais, un an plus tard, le lecteur de « Promotion Staline » et, dans une moindre mesure, celui de « Mister Man » est en droit de se poser la question : le Chêne s'est-il entièrement consumé ?*

— Bien sûr que non. Ce qu'il s'agissait de liquider dans « Le Chêne brûlé », ce n'était pas un tempérament ou une personne, mais ce qui empêchait un être humain de se reconnaître pleinement. Bref, il fallait se défaire de peaux mortes, de sentiments de culpabilité, de complexes de l'abandon, de vieilles rancunes et il en est que j'ai liquidées à cette occasion. Ainsi, avant l'écriture du « Chêne brûlé », je ne pouvais pas songer aux paysans sans avoir envie d'empoigner un fusil. Aujourd'hui que je sais de façon précise le mal qu'ils m'ont fait, je ne leur en veux plus.

— « Promotion Staline » est un avertissement au « Chêne brûlé » ?

— Mon éditeur l'ayant déclaré, je ne le contredirai pas.

— De quoi fallait-il que tu te libères donc encore ?

— D'une seule chose, en fait. De la hantise de l'action politique. Il me fallait que je me prouve que je n'étais pas fait pour ce genre de besogne. Mais à cette motivation d'ordre intime, j'en ajoute une autre : celle de contribuer à un renouveau de l'extrême-gauche. Je n'aurais pas écrit « Promotion Staline » malgré mon désir de me situer par rapport à la politique si le Parti du travail n'avait pas éclaté.

— On a pu parler d'union nationale dans les louanges pour « Le Chêne brûlé ». « Promotion Staline » provoque une autre union nationale... par le silence. A peine (à mi-janvier) « Le Peuple-La Sentinelle », « La Brèche » et fort modestement « La Gazette » — pas la littéraire, l'autre — il est vrai que dans la FAL H.-C. Tauxe y est allé de deux colonnes d'encouragement — en ont parlé. Et encore, à l'exception de « La Brèche » on salue ton verbe puissant, la concision du récit, la précision du trait ou la richesse du mot. En somme, on te fait un peu le coup qu'on fit — et qu'on fait encore — à Ramuz : on ne parle guère que de la forme pour oublier le contenu.

— C'est compréhensible. Bien que, je dois l'avouer, et l'ampleur de la célébration du « Chêne brûlé » et le silence entretenu autour de « Promotion Staline » m'aient l'un et l'autre surpris, « Le Chêne brûlé » présente mon pays sous un jour peu favorable, mais il s'agit du pays d'il y a vingt, quarante, soixante ans. Le passé est toujours récupérable. Le présent l'est beaucoup moins. Et puis dans « Promotion Staline », je me suis livré à une critique de nos institutions. C'est ainsi qu'un chapitre est consacré au fonctionnement du parlement. Comme je n'ai pas peint la chose en beau, il ne faut pas s'étonner si la classe

politique et ceux qui la respectent ou font semblant — alias les journalistes — n'apprécient pas. Si le livre était vraiment idiot, s'il constituait contre notre société capitaliste une charge naïve de clerc petit-bourgeois, si c'était un pétard mouillé, on l'eût signalé à l'attention publique.

— *As-tu tout de même rencontré des échos à la suite de « Promotion Staline », toi qui te veux agent de changement ? As-tu été compris au niveau des lecteurs car si tu ne l'es pas, il conviendrait de te remettre en question plus profondément que tu ne sembles l'avoir fait et, notamment, en opérant une décentration par rapport à ta subjectivité.*

— La question est double. J'ai eu des échos de « Promotion Staline ». Peu nombreux, tout à fait ou partiellement favorables. Les enthousiastes se recrutent la plupart du temps parmi des gens qui n'appartiennent pas à une formation politique traditionnelle. Maintenant, la restitution de mon expérience vécue était terminée, ma personne ne paraîtra plus dans mes écrits. Subsistera mon tempérament, resteront mes idées.

— *On t'a abondamment reproché de parler de ta personne.*

— Le moi n'est pas plus haïssable que le nous. Ce qui est répréhensible, c'est l'infatuation, la volonté de se peindre en beau, de se donner systématiquement raison. Je ne crois pas encourir ce genre de reproche, je ne privilégie pas mon individu. J'en parle comme d'un objet de connaissance, le premier qui soit à ma disposition. Tout homme est intéressant. Moi aussi, comme chacun. Ce « je » n'est pas un « je » autiste.

— *Trop affectivement impliqué dans tes livres, n'as-tu pas manqué de liberté et d'efficacité dans ta réflexion ?*

— De liberté, c'est évident. Mais seul est libre le tricheur ou Dieu. J'ai pris mon parti de ma partialité, de mes injustices et peut-être même de ma mauvaise foi. C'est le propre du guerrier. Quant à l'efficacité, il est malaisé de l'évoquer. D'abord parce qu'un livre n'exerce jamais qu'une influence médiocre, dans presque tous les cas. On peut avoir parfois le bonheur de le voir exercer une influence directe sur des points très limités. Ainsi je sais que la lecture du « Chêne brûlé » a rendu des assistants sociaux attentifs au problème des enfants placés. A part ça, un livre n'agit que sur les lecteurs qui ont grosso modo la même vision du monde que l'écrivain. Je préfère pour ma part exercer, dans un premier temps, une influence moins large mais plus profonde.

— *Tu as tourné le dos au réalisme.*

— Je poursuis tout naturellement mes pérégrinations poétiques de jadis, en abandonnant le poème traditionnel taillé à la façon d'un bijou, pour le récit. Mais je n'hésite pas à théoriser mon choix. Je pense que le réalisme, cette attitude qui consiste à reproduire le réel avec la fidélité d'un appareil enregistreur est aujourd'hui — contrairement à l'époque de Zola — une esthétique réactionnaire.

— *Que ce réalisme soit socialiste ou non ?*

— En effet, qu'il soit celui de Choukov ou d'Hervé Bazin. Il ne faut pas peindre la vie telle qu'elle est mais telle qu'elle devrait apparaître à la conscience des hommes. C'est tout autre chose, ça. D'où le refus des demi-teintes, de nuances, un parti pris en faveur de ce qu'il y a de plus gros dans le quotidien. Il ne s'agit pas de choisir l'exceptionnel.

— *Un écrivain contemporain exemplaire de cette attitude non réaliste...*

— Malaparte. Ce n'est pas un écrivain socialiste. Mais sa conception de l'écrivain qui donne à ses lecteurs de mauvais rêves, me paraît la seule juste. Il ne ménage pas ceux auxquels il s'adresse. Il parle de la guerre. La guerre, c'est fou. Mais le monde de la paix, tout autant parce qu'on y tue tout aussi bien les hommes. J'aimerais montrer aux hommes que